



HAL
open science

Présentation

Valérie Delavigne, M. Bouveret

► **To cite this version:**

Valérie Delavigne, M. Bouveret. Présentation. Sémantique des termes spécialisés, Publications de l'Université de Rouen, p. 7-15, 2000, Dyalang. hal-00920638

HAL Id: hal-00920638

<https://hal.science/hal-00920638>

Submitted on 18 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présentation

Sémantique des termes spécialisés.

Sous la direction de Valérie DELAVIGNE et Myriam BOUVERET

Collection Dyalang – Publications de l'Université de Rouen - CNRS

Neuf ans après la parution du numéro 18 des *Cahiers de linguistique sociale* (Gaudin et Assal (dir.), 1991) qui tentait de regarder la terminologie à la lumière de la (socio)linguistique, que devient ce qui s'est autodésigné comme la *socioterminologie* ? Les concepts qu'elle proposait se sont-ils montrés opératoires ? Hors du laboratoire de sociolinguistique de Rouen, ont-ils été repris, utilisés, modifiés, validés ou invalidés ? Certes, on peut penser qu'en une dizaine d'années, les idées ont évolué et le terme lui-même, attesté avant 1991, a essaimé, en français, mais aussi dans les langues néolatines (catalan, castillan, italien). Mais notre propos n'est pas de dresser un bilan sur l'évolution épistémologique de la terminologie et les préoccupations majeures qui dominent ce secteur restent largement d'ordre institutionnel : les colloques se raréfient tandis que les structures se multiplient.

Toutefois, loin de se vouloir une rétrospective de l'évolution de la réflexion terminologique – ce qui serait de notre point de vue prématuré et notre propos ne se veut pas épistémologique - ce numéro de *Dyalang* est le fruit d'une interrogation à l'allure de diagnostic : comment se porte la socioterminologie aujourd'hui ?

En-deçà de cette curiosité épistémologique, notre vœu était de voir plus particulièrement émerger une réflexion autour d'approches sémantiques de la terminologie. La socioterminologie a montré que le sens des termes ne se laisse pas appréhender hors des discours dans lesquels ils émergent. Bien au contraire, la construction de sens repose sur une dynamique entre plusieurs paramètres sémantiques, cognitifs et sociolinguistiques : les contextes et les parcours discursifs, les conditions de production, l'appropriation des termes par les sujets parlants. C'est autour de ces problématiques que ce numéro s'articule.

Le premier axe de notre réflexion s'est centré sur le rôle du **contexte** dans l'émergence du sens. En effet, on ne peut interpréter le sens des termes en dehors des contextes dont ils sont issus : ce n'est que par un artefact que les dénominations spécialisées sont réduites à des systèmes de classification à l'image des taxinomies. La terminologie que nous dirons « classique » envisage le terme comme la résultante d'un système notionnel d'un domaine donné, donnant la priorité à la valeur ontologique du terme. Plutôt que de définir le terme à travers un système de notions, il semble plus raisonnable de l'envisager d'un point de vue descriptif dans son fonctionnement interactif et discursif en tant que signe linguistique. Un mot n'est pas un symbole. L'invariance du contenu relève du mythe, ou d'une normalisation idéale réduisant les terminologies à des codes. Or les termes, comme tout signe linguistique, ne peuvent se définir en dehors de leurs usages par les locuteurs dans des applications spécifiques. La notion de « contexte » nous semble donc centrale. Et, au-delà de la terminologie, cette question traverse toute la sémantique linguistique (cf. Guimier (dir.), 1997).

Cependant, il faut souligner que la notion de contexte reste bien ambiguë. Elle peut prendre au moins trois valeurs.

« Contexte » peut signifier l'ensemble d'un texte (au sens d'écrit ou d'oral figé par sa « mise en écrit ») ou d'un corpus où se situe une unité donnée. Dans cette acception, nous pouvons

distinguer le « contexte », c'est-à-dire un énoncé pris dans son ensemble, de son « cotexte » : les quelques unités qui précèdent et suivent l'unité en question. Le contexte et le cotexte sont alors dans une relation d'inclusion : le cotexte est un fragment de discours, une portion du contexte, tandis que le contexte se constitue dans une clôture (il peut s'agir d'un texte, d'un ouvrage, d'une interview...).

C'est alors le sens linguistique, syntagmatique et paradigmatique, qui est envisagé, et plus seulement référentiel. Dans cette perspective, les cooccurrents du terme permettent son « interprétation » en discours, ce qui revient à ne plus considérer une forme isolée et sa relation à un concept/référent, mais à relier le signe à l'ensemble de ses cooccurrents.

Le contexte demande à être élargi aux relations entre l'énoncé et les **conditions de production**. « Contexte » fonctionne ainsi de façon équivalente à des notions empruntées à la sociolinguistique, à l'analyse de discours ou aux théories de l'énonciation, comme « conditions de production », « situation de communication », « conditions d'énonciation », « variables de la communication », « contexte situationnel », « conditions psycho-sociales », en somme tout ce qui est parfois relégué dans « l'extralinguistique », mais qui informe les discours. Nous l'entendons comme ce qui fait référence à la situation, « occurrence d'une pratique sociale » (Rastier, 1998 : 99). Ce contexte peut être de l'ordre de la situation socioculturelle, de la situation historique, des relations que les sujets entretiennent entre eux, du rôle de chacun des interlocuteurs, du genre, des enjeux de la communication et de tout autre paramètre d'interaction qui investissent le fonctionnement discursif. Ces contraintes jouent sur les discours : les choix discursifs ne sont pas neutres. Cependant, cette notion englobe des phénomènes si divers qu'il nous semble nécessaire de la clarifier.

Dans une perspective d'interprétation des textes, François Rastier l'éclaircit quelque peu. Il distingue ainsi des « paliers d'interprétation » (1994 : 13). Le texte même constitue le premier palier ; le deuxième palier correspond à la situation de production qui intervient sur le texte et qui peut être définie dans une pratique sociale (qui détermine le discours dont relève le texte) et le genre qui la structure ; Rastier y ajoute un troisième palier en distinguant la situation d'énonciation (*hic et nunc*) de la situation d'interprétation qui ne retient que les éléments pertinents en fonction de la pratique sociale dans laquelle elle s'inscrit. François Rastier dénomme ces trois paliers respectivement « conditions de construction », « de production » et « d'interprétation ». Ils correspondent aux conditions d'émergence du sens.

Si l'importance du contexte entendu non spécifiquement dans cette triple acception mais dans l'un ou l'autre sens semble aujourd'hui acquise par l'ensemble des théories linguistiques, elle est néanmoins à réaffirmer face à une terminologie qui tente au contraire de l'oblitérer, en tout cas à en sous-estimer la portée. Un mot ne fonctionne jamais isolément : il est émis dans un discours particulier, reçu et reconnu dans des situations particulières avec un point de vue particulier. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les dictionnaires tentent d'articuler types et occurrences par les exemples et les citations.

Aussi, dans une perspective descriptive qui souhaite interroger les réalités linguistiques, chacun des niveaux dégagés est-il à prendre en compte, ce qu'ont bien montré les analyses de discours. En effet, négliger les conditions de production des termes, c'est oublier que le sens n'est jamais donné, mais coconstruit dans chaque interaction, et que ces conditions jouent le rôle de variables, variables non mécanistes mais nécessaires à la compréhension du fonctionnement des termes. Ecarter cette procédure dynamique obère le fonctionnement linguistique des interactions réelles.

C'est la raison pour laquelle la socioterminologie prône le fait que la dimension discursive ne saurait être rejetée hors du champ de l'analyse terminologique. C'est dans les énoncés que le

sens s'élabore et les cooccurrents mis en relation avec les termes assurent une cohérence discursive que la notion d'isotopie a pu rendre en sémantique.

Une autre problématique articulée à ces notions de cotexte, contexte et condition de production porte sur la variation sémantique « **spécialistes** » vs « **non-spécialistes** ». Les termes circulent dans des discours variés. Cette circulation des unités terminologiques au sein des divers discours de transmission de connaissances, que l'on trouve classés en « textes de vulgarisation », « textes didactiques », « modes d'emploi », etc. génère des variations discursives constitutives de la construction du sens. Cela conduit à s'interroger sur le sens construit par des communautés hétérogènes, des « spécialistes » aux « non-spécialistes », selon un continuum. Car la scission « spécialiste » et « non-spécialiste », dès lors que l'on y regarde d'un peu près, est loin d'être l'évidence qu'il paraît. Et au sein des dits « spécialistes », l'homogénéité ne règne pas. Il semble donc qu'il faille sortir de ces clivages nés du sens commun, mais peu fiables pour comprendre la façon dont les termes sont mis en discours par des locuteurs variés, dans des interactions diverses et la façon dont le sens émerge. C'est mettre le doigt sur la notion de **circulation** des termes, qui hors des dictionnaires, glossaires ou nomenclatures, vivent, s'enrichissent ou s'appauvrissent.

Le dernier aspect auquel nous souhaitons que les auteurs sollicités apportent leur contribution portait sur le **rôle cognitif des termes**. Il n'existe pas une stricte équivalence entre le référent et la notion mais cette relation passe par une activité catégorisante. Dans quelle mesure peut-on envisager une variation dans la catégorisation des concepts et de quelle nature est-elle ?

Les articles recueillis dans ce numéro apportent tous leur tribut à une réflexion théorique en étroite relation avec des préoccupations d'ordre pratique aussi diverses que la description de la polysémie des vocabulaires spécialisés (François Gaudin), la traduction (Pascaline Dury), la conception/utilisation de terminologies (Manuel Celio Conceição, Sylvie Normand), l'interface homme-machine (Dominique Boullier), la documentation (Maryvonne Holzem), l'extraction automatique de termes (Didier Bourigault) et la constitution de bases de données (Anne Condamines).

Chaque expérience illustre les avantages d'une terminologie onomasiologique ou sémasiologique. Cependant, de façon générale, les articles montrent l'intérêt de travailler dans une interaction entre les deux dimensions, l'analyse du discours permettant d'enrichir la hiérarchie conceptuelle.

L'étude de Pascaline Dury montre tout l'intérêt d'une vision **diachronique** pour l'analyse de la néologie et de la variation sémantique. Abordés dans une démarche comparative entre langue française et langue anglaise, quelques termes de l'écologie témoignent des transferts de termes d'une science à une autre et de leur évolution sémantique en diachronie. Suivant les hypothèses émises par Rosch en psychologie cognitive, Pascaline Dury montre que cette nomadisation du terme de domaines en domaines conserve un sens noyau « inaffecté par les transferts sémantiques du terme » sur lequel viennent se greffer des sens périphériques « qui disparaissent ou s'ajoutent au gré de la circulation langagière de ce dernier ». Ces transferts attestent de la polysémie des termes - en particulier dans les cas de métaphores - ainsi que du flou des frontières entre termes spécialisés et non spécialisés, langue spécialisée et non spécialisée, public spécialisé et non spécialisé. Décloisonner l'approche des vocabulaires spécialisés et des domaines et considérer les termes circulants permet de mettre en évidence les mouvements des connaissances et d'apprécier la dynamique interne des termes.

C'est également en ce sens que va Manuel Celio Conceição qui examine tout à la fois le point de vue du concepteur et celui de l'utilisateur de terminologie. Ceci l'entraîne à s'interroger sur les deux aspects théoriques de production et d'interprétation du sens. Selon lui, le terme et le concept sont deux faces d'une même entité : « le terme est une synthèse linguistique du

concept, auquel on accède par l'analyse de ses comportements discursifs et par l'analyse morphosyntaxique de cette dénomination ». Le terme est à la fois une dénomination, créée à partir d'un schéma définitionnel, et une entité transmise à un public qui se l'approprié et en reconstruit le sens à partir de son propre savoir. Manuel Celio Conceição évoque à cet égard la « multidimensionalité du concept » car un même terme, selon les spécialités, n'activera pas les mêmes traits sémantiques. La dimension diachronique joue également un rôle dans l'interprétation des termes en éloignant le contexte de production de celui de l'interprétation. Ainsi, d'un point de vue appliqué, les banques de terminologie ont-elles tout intérêt à proposer à l'utilisateur un ensemble d'informations permettant une « reconstruction du savoir » la plus précise possible.

Ces deux contributions montrent à quel point la dimension historique est éclairante, en ce qu'elle permet de rendre sensible l'épaisseur sémantique des vocables tout en obligeant à intégrer la dimension sociale, puisque c'est collectivement que les communautés langagières façonnent leurs outils de parole et de pensée.

Le point de vue de l'utilisateur de terminologie est privilégié dans deux articles. Maryvonne Holzem s'intéresse à la documentation. Les mots-clés de l'indexation documentaire sont des termes décontextualisés : le documentaliste indexeur doit construire des catégorisations contraintes tout à la fois par ses propres perceptions et par l'outil d'indexation, désincarnant le mot-clé de tout environnement social. L'outil d'indexation imposant ses propres normes, l'indexeur se voit dans l'obligation de couper les vedettes du contexte d'où elles ont émergé. C'est d'autant plus dommage que la fiche documentaire peut être un moyen fort aisé pour le public d'accéder au savoir. Or, afin de devenir un « médiateur d'informations » efficace, l'indexeur a besoin de reconstruire le contexte de production des termes pour construire les relations sémantico-logiques qui président à l'élaboration de toute fiche documentaire. Il sera alors à même de proposer au public une fiche adaptée et utile.

Dominique Boullier à travers son étude des modes d'emploi s'intéresse pour sa part à l'utilisateur de terminologies et émet des recommandations sur une bonne conception d'interface homme machine en décrivant les différents niveaux de la construction du savoir. Il suggère six pistes : avoir recours à la catégorisation des actes de langage selon Austin, à une distinction signal/signe (correspondant au signe/signe linguistique selon une terminologie linguistique), permettre le choix de l'usage, présenter les consignes et commandes au sein d'un système ce qui permet l'acquisition de connaissances et une meilleure compréhension pour l'utilisateur, utiliser la phraséologie, avoir recours aux phrases modales (interrogation, négation, etc.). Ce cahier des charges a pour but de produire des terminologies d'interfaces qui facilitent « l'opération et l'acquisition ».

François Gaudin se tourne vers la question de la référence des noms. Il interroge à ce propos les notions de propriétés intrinsèques (classificatoires) et de propriétés extrinsèques (référentielles) proposées par Pierre Cadiot et François Nemo dans le cadre du traitement de la polysémie. Tout l'intérêt de ces notions vient de ce qu'elles permettent d'articuler parole et langue, de mettre en relation les locuteurs et les référents qu'ils désignent au sein d'une pratique réintégré à la description. François Gaudin évalue la pertinence des outils proposés par Cadiot et Nemo en se penchant sur quelques dénominations spécialisées polysémiques. Or il semble bien, selon l'auteur, que le raisonnement se fait là beaucoup plus hasardeux.

Trois études illustrent bien l'interaction existant entre le fonctionnement sémantique des termes en domaine et en discours et s'intéressent aux corpus de trois points de vue distincts : l'extraction de termes, la constitution de bases de données, la constitution de vocabulaires.

Didier Bourigault propose une étude du repérage automatique des référents uniques dans les corpus spécialisés à partir de *Lexter* (Bourigault et Dachet, 1993 ; Bourigault, 1996), outil

informatique d'aide à l'analyse terminologique de corpus spécialisés. Ce logiciel présente à l'analyste l'ensemble des candidats termes d'un corpus, simples ou complexes, en les ordonnant à partir de leur tête ou de leur expansion. Ceci constitue l'avantage d'offrir une vision des taxèmes ou champs conceptuels du domaine. En cas d'ambiguïté, le logiciel est capable de parcourir l'ensemble du corpus et de décider de l'interprétation la plus probable. C'est donc selon un principe d'aller-retour entre le niveau global (le corpus) et local (le candidat terme) qu'agit l'outil : chaque occurrence est évaluée d'après l'ensemble du corpus. Le contexte - ici le corpus - prend ici toute son importance.

Dans son article, Anne Condamines propose une réflexion sur la constitution de bases de données conçues à partir de l'utilisation de logiciels comme *Lexter*. Elle développe dans cet article une argumentation en faveur d'une approche sémasiologique plutôt qu'onomasiologique qui se justifie davantage par le travail sur corpus. Elle propose, à partir du travail d'extraction de termes réalisé par l'outil d'aide à l'analyse, des critères permettant de ne conserver que certains termes parmi les candidats termes. Elle reconnaît que la difficulté d'une approche sémasiologique est de trouver dans les corpus des contextes suffisamment définitoires afin d'établir des relations conceptuelles. Mais la méthodologie engagée est très prometteuse.

Sylvie Normand dans son étude sur les vins de champagne s'aide de ces deux niveaux, conceptuel et textuel, afin de concevoir des terminologies différentielles informées par les contextes de discours. Elle engage une méthodologie reposant sur une analyse sémantique selon les modèles de Pottier et de Rastier et montre tout l'intérêt de ce modèle sémantique lié à une approche contextuelle afin de dégager le sens que les unités terminologiques prennent en contexte, sens défini non *a priori*, mais dans des interactions réelles.

A notre question de départ concernant la nature du contexte et les voies de construction des connaissances en terminologie, les auteurs réunis ici fournissent d'après leur expérience une mosaïque de réflexions et contribuent à élargir la réflexion sur le sujet. A travers leurs études, il semble bien que la construction des connaissances se réalise dans une interaction étroite entre la production et l'interprétation sémantique des termes et des terminologies. La systématisme recherchée par la terminologie classique ne réside pas dans une organisation *a priori* du domaine, mais elle émerge de la structuration notionnelle permise par l'interprétation de formes linguistiques sémantiquement reliées de façon étroite. La construction de sens des termes est inséparable d'un contexte que l'on peut situer à trois niveaux : conceptuel, discursif et pragmatique. Le seul niveau conceptuel ne saurait donc suffire et les niveaux supérieurs contribuent de façon majeure à rendre labiles des nom de concepts qui restent avant tout des noms, donc des outils de dénomination et de catégorisation au service de la mise en mots d'une pratique qui jamais ne se fige.

Il reste que toute description d'une terminologie est étroitement liée aux objectifs que se fixe son auteur. La part faite à l'interprète, à la polysémie, à la pluralité des classes de référents dépendra de l'ampleur du vocabulaire décrit, de la socialisation des savoirs et des pratiques qu'il dénomme, de la prégnance des besoins traductifs, de la commande sociale à laquelle il répond et à l'exploitation humaine ou logicielle qui sera faite du produit final. Les contributions qui sont réunies ici alimentent la réflexion et reposent sur l'examen de cas concrets. Nous espérons qu'elles permettront d'enrichir, dans une discipline en quête d'une personnalité épistémologique, des débats renouvelés dans lesquels pourront être pris en compte à la fois l'efficacité pratique, l'innovation théorique et les besoins sociaux.

Valérie Delavigne
Myriam Bouveret

Bibliographie

BOURIGAULT Didier, 1996, « Conception et exploitation d'un logiciel d'extraction de termes : problèmes théoriques et méthodologiques », *Lexicomatique et dictionnaires. Actes des IV^{èmes} journées du réseau thématique « Lexicologie, terminologie et traduction »*, Lyon : 28-30 septembre 1995, pp. 137-145.

BOURIGAULT Didier, DACHET Cécile, 1993, *LEXTER, un logiciel d'extraction de terminologie. Présentation générale*, EDF-DER, 45 p.

GAUDIN François et ASSAL Allal (dir.), 1991, *Terminologie et sociolinguistique, Cahiers de linguistique sociale* n°18, éd. URA CNRS 1164/Université de Rouen, 213 p.

GUIMIER Claude (dir.), 1997, *Co-texte et calcul du sens*, Presses universitaires de Caen, 245 p.

RASTIER François, 1998, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Diversité de la (les) science(s) du langage aujourd'hui. Langages* n°129, pp. 97-111.

RASTIER François *et al.*, 1994, *Sémantique pour l'analyse*, Masson, Paris, 240 p.